Mise au Point de A.-L. de Premare
Author(s): A.-L. de Prémare
Source: *Arabica*, T. 52, Fasc. 2 (Apr., 2005), pp. 304-306
Published by: BRILL
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/4057798
Accessed: 20/09/2014 10:00

MISE AU POINT DE A.-L. DE PRÉMARE

Le Professeur M. Arkoun, directeur d'*Arabica*, m'a aimablement proposé d'adjoindre une réponse à l'article de Monsieur H. Benkheira. Je le fais volontiers, tout en me demandant si celui-ci a bien su lire ce que j'ai dit dans mon ouvrage *Les fondations de l'islam*.

M. Benkheira m'inscrit d'emblée « dans la brèche ouverte il y a plusieurs années par les recherches de J. Wansbrough », comme si nous devions considérer l'histoire des débuts de l'islam comme une forteresse assiégée où seuls quelques chercheurs d'avant-garde oseraient s'infiltrer. Pour ma part, je regrette que l'on n'ait pas vraiment prêté attention, en France, à l'orientation et aux méthodes de J. Wansbrough, aussi rigoureuses dans l'ordre de l'analyse textuelle que celles de G.H.A. Juynboll dans celui de l'analyse des *isnāds*. Mais je reconnais aussi aux travaux de J. Wansbrough leurs limites : la nature littéraire des sources considérées n'exclut pas forcément toute historicité aux événements qu'elles rapportent, même si elles relèvent d'une élaboration postérieure. La critique littéraire, en effet, ne doit pas amener le chercheur à fuir les données de l'histoire (pp. 18-20 de l'ouvrage).

En ce qui concerne les sources externes (chroniques syriaques, grecques, arméniennes, etc.), leur usage ne se justifie pas, pour moi, par le fait que « ces sources sont moins susceptibles d'avoir été volontairement déformées » mais plutôt parce qu'elles procèdent du « regard des autres », selon la bonne expression de R. Hoyland. Le terme « déformation » qu'utilise M. Benkheira est totalement impropre à rendre compte du mode d'écriture qui est celui des historiographes médiévaux. En effet, il est évident pour tout historien de cette période que l'écriture de l'histoire se faisait alors sur une trame théologique, et ceci concerne aussi bien les historiographes chrétiens que les historiographes musulmans. Avec les uns ou avec les autres, l'interprétation n'est pas séparée de l'événement relaté. (pp. 25-27 et 35-38 de l'ouvrage).

Ceci dit, le titre et le contenu de l'article de M. Benkheira indiquent qu'il ne s'agit pas tant, pour lui, de rendre compte de mon ouvrage dans sa dynamique propre, que de le contenir dans les limites d'un

problème particulier, qui n'en est pourtant pas l'objet essentiel. Il veut s'opposer à une « thèse » que j'aurais défendue, à savoir que je « rejette », « sans vraiment en donner une critique argumentée », la méthode d'analyse développée par G.H.A. Juynboll. S'il avait su me lire, il aurait compris que, loin de rejeter la méthode de celui-ci, j'en apprécie, au contraire, à la fois l'extrême rigueur et l'optimisme raisonné, tout en reconnaissant les apports d'autres chercheurs aussi éminents que lui, et qui, pourtant, n'en épousent ni la démarche, ni l'optimisme ni les conclusions. Quant aux ouvrages concernant les hommes de la transmission du *Hadīṯ*, aborder leur contenu avec un certain recul critique ne signifie pas les rejeter, puisque ils sont des outils indispensables à toute recherche, comme en témoignent les nombreux renvois que j'effectue au *Tahḏīb* d'Ibn Ḥaǧar, par exemple. En fait, ce n'est pas à Ibn Ḥaǧar ou à d'autres que j'en ai, ni au fait qu'ils étaient « croyants » ! C'est plutôt à une sorte de néo-scolastique actuelle du *Hadīṯ* qui risque de constituer à partir de ces auteurs le cercle d'une recherche sans fin close sur elle-même (pp. 27-29 de l'ouvrage). J'ai été plutôt convaincu par ce que j'ai lu de G.H.A. Juynboll à propos de Nāfiʿ, le *mawlā* de ʿAbd-Allāh b. ʿUmar. Nāfiʿ serait une fiction bien « utile » (p. 454, note 222). Avouons que cela ne manque pas de poser quelques questions, s'agissant, comme le souligne M. Benkheira, d' « un personnage-clé des collections sunnites ». Aussi d'autres checheurs, comme H. Motzki, ne se sont-ils pas montrés convaincus par cette argumentation concernant Nāfiʿ, et plus généralement par l'orientation « schachtienne » de son auteur. Serait-ce donc la méthode qui est en cause ? Discussions d'école. Ceci dit, et une fois prises certaines précautions critiques à la lumière de ces discussions, il y a bien autre chose à vérifier que l'authenticité d'un *isnād*, et bien d'autres voies à explorer sur l'histoire des fondations de l'islam. C'est ce que j'ai tenté de faire dans mon ouvrage.

Enfin, en ce qui concerne le rapport entre Coran et *Hadīṯ*, où M. Benkheira a-t-il lu que je rejette le fait que « les compilations de *hadīṯ* sont postérieres au Coran » ? Ou a-t-il lu que, selon moi, « le processus d'élaboration du corpus coranique est entièrement identique au processus d'élaboration du corpus du *hadīṯ* » ? Des affirmations aussi grossières relèveraient d'une thèse que je ne saurais défendre. A partir d'exemples tels que le discours d'adieu, le *hadīṯ qudsī*, et d'autres encore que je pourrais citer, je fais seulement état (pp. 319-321 de l'ouvrage) d'une indécision initiale entre le mot et la réalité *qur'ān* et le mot et la réalité *hadīṯ*, une indécision qui sera peu à peu levée par une sélection qui

aboutira à la constitution du corpus coranique. Toute hypothèse est sans doute fragile par sa nouveauté. Les exemples que je fournis permettent cependant de poser celle-ci sérieusement, ne serait-ce qu'à des fins heuristiques. Ainsi va la science.

A.-L. de Prémare